

Zeitschrift: Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne

Herausgeber: Société Oeconomique de Berne

Band: 6 (1765)

Heft: 1

Artikel: Lettres de S.A.S.M. le Duc de Wirtemberg, à la Société oeconomique de Berne

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-382617>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LETTRES

De S. A. S. M. le Duc de WIRTEMBERG ,
à la Société économique de Berne.

I.

MESSIEURS,

Il est digne des restaurateurs & des protecteurs de l'agriculture, d'honorer un ami de l'humanité.

C'est sans doute à ce seul titre que je dois la distinction flatteuse que vous daignés me faire. Et sous quels autres auspices, Messieurs, auriez-vous pû me l'accorder? Moi, qui suis né dans un rang, que l'orgueil semble n'avoir enfanté que pour le malheur des hommes; moi, qui fus destiné dès le berceau à l'exercice d'un métier plus propre à détruire qu'à édifier; moi, que la fougue d'une jeunesse turbulente & que l'agitation d'une vie toute militaire a écarté sans cesse de la route des sciences. Ce ne peut donc être, Messieurs, qu'à ce titre auguste que je dois l'avantage de me voir placé au milieu de vous. Et en effet quelle récompense plus touchante un ami des hommes pourroit-il recevoir (après celle toutefois de contribuer à leur bonheur) que d'être appelé à l'honneur d'appartenir à une société illustre, uniquement occupée du soin le plus glorieux de

de tous, d'assurer leur félicité par toutes les vertus qui naissent du travail, de la frugalité & d'un sage encouragement.

C'est avec raison, Messieurs, que vous regardés l'agriculture comme le thermomètre de la félicité publique; car quand on porte un œil attentif sur tant de nations diverses répandues sur la surface du globe, on découvre bientôt que le bonheur de chacune d'elles est toujours en raison de son application à cet art, le premier, le plus nécessaire & par conséquent le plus utile & le plus noble de tous.

C'est dans les entrailles profondes de la terre que la Providence a caché les riches trésors de la nourriture & peut être des vertus de l'homme. Qu'il ouvre donc son sein maternel & il verra d'écouler de cette source pure & féconde les délices de l'abondance, & tous les charmes qui accompagnent une vie paisible & heureuse, tandis que de son mépris aveugle pour une mère si tendre, sortent, tout armés contre lui comme autant de furies vengereuses, les troubles & la misère, les vices & les crimes. Justes châtimens de son orgueil & de son ingratitude.

Mais vous, Messieurs, qui élevés à la félicité publique un monument immortel; vous qui protégés cet art sublime; vous qui l'avez rétabli dans ses droits primitifs; droits aussi antiques que le monde, & que le luxe s'est efforcé sans cesse d'usurper sur lui; vous qui en réconciliant l'agriculture avec la politique, qui

devroient avoir été toujours unies ; vous , dis-je , qui avés ébranlé ces systêmes illusoires , qui prêtent à un Etat malade le trompeur embon-point & les couleurs éclatantes d'une fausse santé ; vous enfin qui dirigés d'une main le soc de Triptoleme , en aidant de l'autre à tenir les rênes de l'Etat , puissés vous jouir de la satisfaction de voir parvenir au comble la gloire d'un si noble édifice.

Cependant , Messieurs , à mesure que la gloire de votre illustre société acquiert un nouvel éclat , elle lui impose aussi de nouvelles obligations. Jettés les yeux sur ce qu'elle a déjà fait , portés ensuite sur la nature de sa propre composition , & j'ose croire que renfermant dans son sein les premiers Sénateurs de la République , vous serés aussi frappés que moi de ce qu'il lui reste à faire.

Ne pensés pas , Messieurs , & je vous prie de regarder cette vérité honorable comme le premier tribut de ma reconnoissance , & comme l'hommage le plus digne que mon cœur puisse vous offrir , ne pensés pas , dis-je , qu'elle auroit satisfait l'attente du public , si elle se contentoit de l'enrichir de quelques découvertes utiles , de répandre de légers adoucissémens sur les travaux des hommes , & d'exposer à ses regards avides un peuple plus libre que le reste des peuples. C'est beaucoup me dirés-vous. J'en conviens , mais ce n'est pas assés pour elle , car elle doit à l'univers l'exemple auguste de la splendeur de sa patrie & du bonheur de ses concitoïens.

Spectacle vraiment digne d'une société de Patriotes , de Magistrats & de Sages , qui sentent encore plus vivement que moi , que leurs engagemens sacrés, si favorables pour l'humanité , ne seront remplis que lorsque les peuples qui vivent à l'ombre de leurs paisibles loix surpasseront les autres nations en bonheur , autant que cette illustre société surpasse en utilité cette foule d'académies purement sçavantes & littéraires, qu'ils ne seront remplis que lorsque ces mêmes peuples jouïront de tous les degrés de félicité , dont ils peuvent être susceptibles ; enfin qu'ils ne seront parfaitement remplis que lorsque la gloire de ce corps respectable sera une suite naturelle du bonheur de tous.

Si j'ai pris la liberté, Messieurs , de vous retracer la grandeur de vos engagemens , ce n'est que pour vous convaincre que sentant aussi vivement comme je le fais les obligations, que votre illustre société à contractée , je dois être encore plus pénétré de toute l'étendue des devoirs personnels , que m'impose l'honneur qu'elle vient de m'accorder.

Qu'elle daigne être persuadée, que je ferai tous mes efforts pour devenir de jour en jour meilleur , & si la volonté la plus ferme non-seulement d'éviter tout ce qui est mal, mais de faire tout le bien qu'il m'est possible ; si mon amour pour la vérité & pour l'humanité ; si le désir ardent que j'ai de voir tous les hommes heureux & d'y contribuer autant qu'il
 fera

fera en mon pouvoir ; si l'étude la plus sérieuse de tout ce qui peut tendre à leur utilité ; enfin si mon admiration pour votre illustre société , & si la vénération & le zèle qui m'anime pour la prospérité de votre glorieuse patrie remplissent son attente à mon égard , je puis dire avec vérité, Messieurs, que j'y réponds avec toute la plénitude d'un cœur pénétré du sentiment de la plus juste reconnoissance.

Sentiment abondant & délicieux qui ne s'efface jamais dans une ame bienfaite , & qui dans la mienne ne peut être égalé que par les sentimens non moins justes de l'attachement sincère , & de la haute estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être.

M E S S I E U R S ,

A la Chablières , ce 27. Août 1764.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

LOUIS EUGENE Duc de WIRTEMBERG.

II.

MONSIEUR,

J'ai reçu des mains de Mr. Seigneux de Correvon le diplôme dont l'illustre société économique a daigné m'honorer, & la lettre infiment obligeante dont il vous a plu l'accompagner, & il a ajouté à tant de faveurs si honorables un discours très flatteur de sa part, & très peu mérité de la mienne.

C'est donc à vous, Monsieur, que j'ose confier la lettre, que j'adresse à ce corps respectable. Elle est une foible expression de ma reconnoissance & de ma vénération pour lui; mais il lui découvrira du moins les sentimens d'un homme, qui aime passionnément la vertu & l'humanité & qui s'intéresse plus vivement que personne à la gloire d'une société aussi illustre qu'utile.

Cependant pour lui donner une preuve encore plus certaine de la part que je prends à ses succès; j'ose vous prier, Monsieur, de l'engager à me faire l'honneur d'accepter un prix annuel de cinq Louis d'or neufs, destiné au cultivateur dans la classe du peuple, qui dans le cours de l'année aura répondu le plus utilement à vos vues, & ce prix si mince, que je souhaiterois de tout mon cœur de pouvoir augmenter, commencera dès aujourd'hui & il sera continué d'année en année jusqu'au terme de ma vie.

Voilà

Voilà, Monsieur, la faveur que je désire que vous m'obteniez d'elle, & il ne me reste plus qu'à me féliciter de me voir placé au milieu d'une société de citoyens & de sages, qui emploient leur tems & leurs lumières à enseigner aux hommes les moyens d'être heureux, & il ne me reste plus qu'à faire tous les efforts dont je suis capable pour m'élever au niveau de leurs vertus & de leur sagesse, & de mériter l'honneur qu'ils m'ont fait de m'associer à eux, en leur montrant un jour que j'ai appris dans leur école l'art inestimable de faire le bien.

Permettés moi, Monsieur, que ce soit vous que je charge du soin de faire connoître à notre illustre société des sentimens si profondément gravés dans mon cœur, persuadé, que je suis, que passant par votre bouche, ils gagneront beaucoup du côté de l'éloquence & de l'énergie, sans rien perdre, toute fois, de leur force, de leur chaleur & de la vérité.

Daignés, Monsieur, regarder cette marque de confiance que j'ose vous donner, comme la preuve la plus grande de la haute opinion que j'ai conçue de votre personne & comme celle du désir ardent que j'ai de vous convaincre de la sincérité des sentimens de la considération la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être.

MONSIEUR,

Votre très-humble

& très-obéiss. serviteur.

LOUIS EUGENE, DUC
DE WIRTEMBERG.